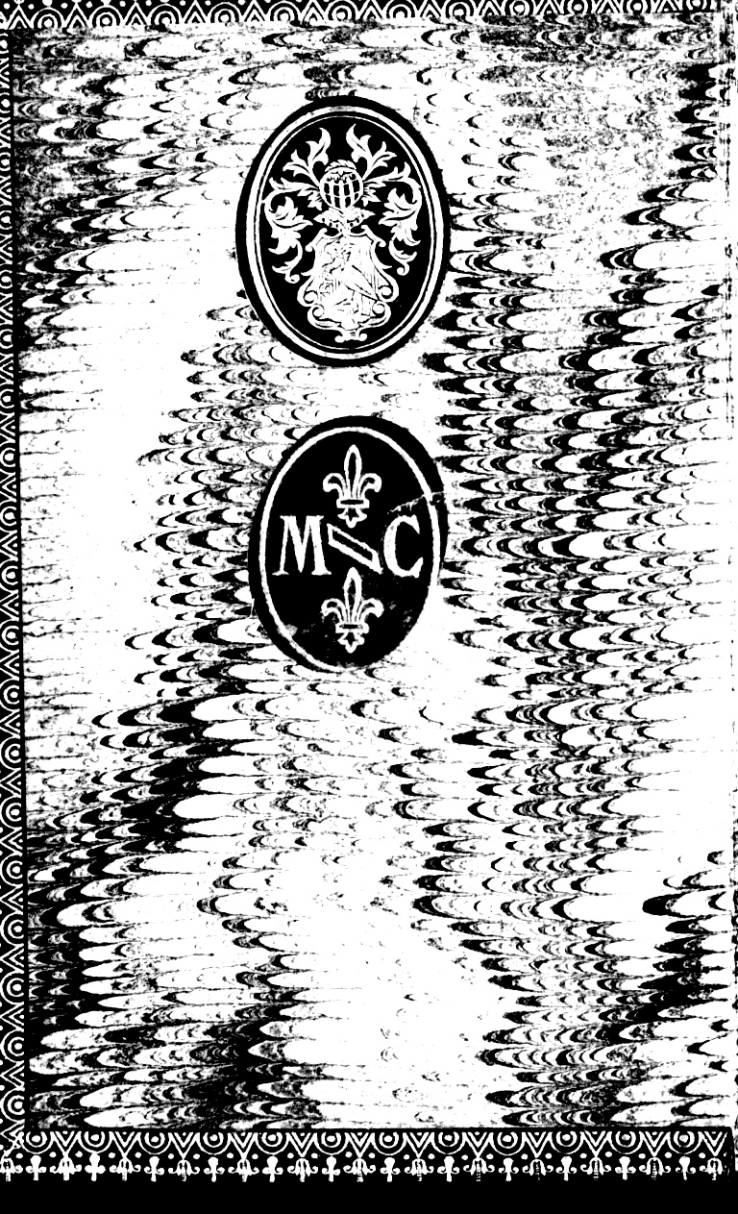
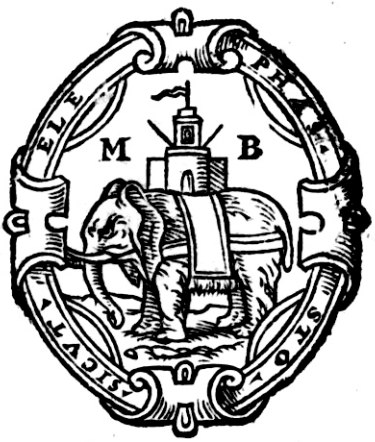
INSTITUT DE FRANCE

MUSÉE CONDÉ

Château de Chantilly


M
C

ERREVRS AMOVREVSES.



A PARIS.

Chez Magdalaine Bourſette, en la rue ſainct Iacques, à l'Elephan.

1554.

A SA DAME.

POVRCE, que le deſir, qui plus affectionnement me paſſionne, eſt celuy, que i'ay de vous faire congnoiſtre (ma Dame) combien ie ſuis voſtre: & que voz perfections me commandent de corps, d'eſprit, & d'ame, vous ſeruir, eſtimer, & adorer perpetuellement: I'ay fait deſſeing de ne faire, penſer, ou plus hautement diſcourir choſe, qui ne ſoit entierement raportee à voſtre louenge. Or ayant deſpendu quelque temps à voſtre ſeruice, au cours duquel l'oyſiueté ne m'ha tant accompaigné, que ie n'aye repreſenté (ſinon au vif) au plus pres, que i'ay peu, quelques traitz, ou lineamens de voz beautez, & de mes affections: ie ne puis moins ſatisfaire à mon deuoir, que de vous preſenter, ce, que en reuerence, & imaginaiion de vous, i'ay voulu peindre: aſſeuré par cecy de vous perſuader, que ou ie pourray (ce que i'eſpere ayant voſtre faueur) plus memorablement eſcrire, ce ſera en deſcouurant & la foy, que ie vous iure, & la grandeur de ce, que ie congnois en vous d'infinie perfection. Attendant donc, que plus heureuſe af-

ſeurance de voſtre bonne grace, eſclarciſſe les bruines de la melancolie, qui i'empeſte & trouble le plus ſerain des inuentions, leſquelles par voſtre meſme obiect me ſont données, receuroz, (ma Dame) ces miennes Erreurs, autant aggreablement, que ie porte le long ſouffrir des peines endurees pour vn iugement, que i'ay fait tant à voſtre aduantage, que, d'autant que ſuyuant voſtre merite, ſur toute autre ie vous eſtime, d'autant veux ie immortellemẽt conſacrer mon ame en cõtemplation de voſtre grandeur, & mon reſte à l'obeiſſance de voz cõmandemens.

AMOVR IMMORTELLE.

ERREVRS AMOVREVSES.

*

SONET A MAVRICE SCEVE.

I en toy luyt le flábeau gracieux,
Flábeau d'Amour, qui tout gét cœur allume
Comme il faiſoit lors, qui à ta docte plume,
Tu fis haulſer le vol iuſques aux cieux.
Donne, ſans plus vne heure à tes deux yeux.
Pour voir l'ardeur, qui me bruſle, & cõſume
En ces erreurs, qu'Amour ſur ſon enclume
Me faict forger, de trauail ocieux.
Tu y pourras recongnoiſtre la flame,
Qui enflama ſi haultement ton ame

Mais non les traits de ta diuine veine.
Auſsi ie prens le blaſme en patience,
Preſt d'endurer honteuſe penitence,
Pour les erreurs de ma ieuneſſe vaine.

SONET.

Qui veult ſauoir en quante, & quelle ſorte
Amour cruel trauaille les eſpris
De ceux, qui ſont de ſon ardeur eſpris
Et le ſeruant, quel fruit on en raporte.
Qu'il vienne voir ma peine ardente & forte,
En diſcourant ces miens piteux eſcris
Car mes helas, & mes ſouſpirans cris
Deſcouuriront la douleur que ie porte.
Il me verra craindre, & puis eſperer,
En deſir croiſtre, & ſoudain empirer,
Changer cent fois le iour de paſsion.
Il me verra alors, qu'Amour ſe ioue
De malheur, ſur l'amoureuſe roue,
Souffrir le mal d'vn dolent Ixion.

SONET.

Souz ton hault frõt, qui le clair ciel reſsẽble

Sont deux ſoleilz gracieux & luiſans,
En deux ſourcilz leurs rayons conduiſans
Aux mouuemens deſquelz [las] mon cueur
tremble.
Tõ blanc viſage,ou tõ beau teint s'aſſéble
Ta bouche faicte en deux couraux plaiſans,
Ton bien parler ſur tous les bien diſans,
Et ton doulx ris doulcemẽt mõ cueur emble
Ta beauté veult,ta grace me commande
Que ie te ſerue:Et mon affection
En tout endroit à iamais ſera telle.
Que peur de mort,torment de paſsion,
Triſteſſe,dueil,ou peine,tant ſoit grande,
N'eſteindra point mon amour immortelle.

SONET.

Aux longs diſcours de ma libre penſee
Raiſon viuoit,& Amour,ſon contraire,
Taſchant touſiours de ſon coſté m'attraire
Feit,que par moy elle fut delaiſſee.
Lors tout ſoudain mon ame au vif bleſſee
Dit à Amour,O cruel aduerſaire,
De mon grand bien, mon grand bien neceſ
ſaire,
Pour me conduire,ou Dieu m'ha adreſſee.

Laiſſe paſſer le court fil de ces ans,
Sans me changer de tes ſoucis peſans,
En ceſte chair ma priſon deſtinee.
Amour reſpond: Tu te dois contenter
Car ie te veux pour tel bien tormenter
Que tu ſeras heureuſement damnee.

SONET.

Quand ie m'eſlieue en contemplation
M'eſmerueillant de ce diuin viſage,
Saint & diuin, contre mortel vſage,
Faict au pourtraict de la perfection.
Soudain l'ardeur de ſerue paſsion,
(Serue à l'obiect du plus ſeruil hommage,
Me proſternant aux piedz de ceſte image)
Fond mon deſir tout en deuotion.
Alors i'adore en telle humilité,
Ce ſainct ſeul Dieu de ma felicité,
Lequel touſiours deuotement ie prie.
Que mon las cœur mourant à ſon ſeruice,
Pour agreable & plaiſant ſacrifice,
S'offre aux autelz de mon idolatrie.

SONET.

Quelqu'vn voyant la belle pourtraicture
De ton viſage en vn tableau depeinte,
S'eſmerueilloit de choſe ſi bien feinte,
Et qui ſuyuoit de ſi pres la nature.
Helas (penſay ie) Amour par ſa pain-
cture,
Ha mieux en moy ceſte beauté emprainte,
Ceſte beauté tant cruellement ſaincte,
Que, l'adorant, elle me deuient dure.
Car ce tableau par main d'homme traſsé
Au fil des ans pourroit eſtre effacé,
Ou obſcurci pendant ſa couleur viue:
Mais la memoire emprainte en ma penſee
De ſa beaulté ne peult eſtre effacee
Au laqs du temps, au moins tant que ie viue.

EPIGRAMME.

Vn iour Amour voltigeoit dens tes yeulx
Ou bien pluſtoſt en tes ſoleils luiſans,
Pour eſtre en bref ſur moy victorieux
Il allumoit quelques flambeaux cuiſans
Et nous eſtions enſemble deuiſans,
Ou ta douceur rauiſſoit tant mon ame,
Que ce pendant auec ardente flame,
Amour ſurprint mon cueur à l'impourueue

Lors m'embraſa du feu, qui tant m'enflame,
Prins au braſier de ta bruſlante veue.

SONET.

Au premier trait que mon oeil rencontra
Des moins parfaits de ſa perfection,
La plus grand part de ma deuotion
Soudainement en elle idolatra.
Mais quand le ſon de ſa voix penetra
Dens mon ouyr, l'imagination
Rauiſſant hault, ma contemplation,
Au plus parfaict de ſon parfaict entra.
Lors ie congnois que ce vermeil albaſtre,
Pour qui mon œil me rendoit idolatre,
Eſtoit fragile, & ſeulement vn temple.
Temple ſacré à celle deité,
Qu'inceſſamment en toute humilité
Ma langue honore, & mon eſprit contemple

SONET.

Lors que ie vis ſes cheueux d'or durer
Tant gentement ceſte vermeille glace,
Et de ces yeux les traits de bonne grace,
Puis ça, puis là, guayement s'eſgarer.

Lors que ie vis vn ſouriz, colorer
Et de doulceur, & de pitié ſa face,
Laquelle en tout toutes beautez efface,
Ie ſa cuiday au Soleil comparer.
S'il faict que tout de chaleur ſue, & fume,
D'ardeur, & pleurs ma dame me conſume,
Si par tout luict, ſa grande ſphere ronde.
D'elle le nom s'eſtend par tout le monde,
Mais, eclipſant, ſa clarté ceſſera,
Iamais le nom d'elle n'eclipſera.

CHANT.

Mon œil aux traicts de ta beauté
Esblouy par affection,
Feit rapport a ma liberté,
De ta grande perfection,
Dont elle tout ſoudain raiue,
Ayant de te ſeruir enuie,
Se meit en ta ſubiection.
Alors mes penſers couſtumiers
De diſcourir plus librement
Ie ſentis vaincus les premiers,
Quand mō vouloir tint ſeuremēt
Qu'en toy ſeule eſtoit la puiſſāce,
De me donner la iouiſſance,

De tout heureux contentement.
Mais cõgnoiſſãt le but trop haut
Ou mon vouloir veult aſpirer,
Ie ſuis ce, que ſuyure il me fault
Penſant hors d'erreur me tirer
Combien que deſir m'y attire,
Ie crains le bien, que ie deſire,
Deſirant ne le deſirer.
Toutesfois l'humaine doulceur
Eſtincellante en tes beaux yeux
Permet mon miſerable cœur
Se nourrir d'eſpoir gracieux,
Ainſi ie me trompe moy meſme,
Comme faict tout homme qui ayme,
Eſperant en fin d'auoir mieux.
L'vne de tes perfections
Me peult plus de faueur preſter
Que toutes mes affections
Ne ſcauroient iamais meriter:
Mais mon amour ſans fin ny terme,
En ſon ſeruice ardant & ferme,
A pitié te doit inciter.
La force du torment ſouffert
N'empeſchera d'oreſnauant
Que le cueur, que ie t'ay offert,
Ne ſoit à toy tout mon viuant

Et me ſois tu doulce, ou cruelle,
Mon omour eſt tant immortelle,
Que mort ie ſeray ton ſeruant.

SONET.

Ie ſens vn feu chaudement alumé,
Qui bruſle en moy le plus froid de mõ ame
Voyant le lieu, qui par ſon chault m'éflame,
N'eſtre moins froid, que ie ſuis enflamé.
Ie ſens mon cueur rudement entamé,
Qui ſans mourir, cent mille fois ſe paſme,
Voyant le trait, lequel au vif l'entame,
Cruellement en rigueur animé.
Mon ame ainſi peu à peu ſe conſume
Puis que quãd plus en moy l'ardeur s'alume
Plus deuient froid le lieu de ſa naiſſance.
Ainſi ſera ma douleur immortelle,
Puis que le trait, qui me feit playe telle,
Prend plus de force, ou i'ay moins de puiſ-
ſance.

SONET.

Pourquoy me fut (o ciel) ta eruauté,
Tant ennemie au iour de ma naiſſance

Que mon deſtin ne peut auoir puiſſance,
Pour me payer de ma grand' loyauté?
Pourquoy ne fut moindre ceſte beauté,
Qui me trauaille en ſon obeiſſance?
Ou que n'as tu (but de ma iouiſſance]
Moins de rigueur,& plus de priuauté?
Donc ie t'auray en vain mon cueur offert?
Donc tant de mal en vain i'auray ſouffert
I'auray en vain donc fondus mes ſeruices.
Ha,ne laiſſez,O dieux,ce tort ainſi:
Ou ie diray que vous n'auez ſoucy,
De noz pechez,ny de noz ſacrifices.

SONET.

Tu es cruelle,à mon heur trop contraire,
Et trop ardente à mon grand deſplaiſir
Trop ennemie a mon bouillant deſir,
Lente à mon bien,& prompte à me meffaire.
De ces doux traits, dont tu ſcais ſi bien traire
Les cœurs à toy,tu vins le mien ſaiſir
Si viuement,que ie ne puis choiſir
Ailleurs,qu'é toy,plaiſir pour me complaire:
Et toutesfois tu t'es de moy rauie,
Pour me priuer de l'ame de ma vie,

Cachant tes yeux, qui me ſouloient nourrir.
Las, ſi mon viure ainſi t'eſt odieux,
Reuiens cruelle, & monſtre tes beaux yeux,
Qui me feront cent fois le iour mourir.

EPICRAMME.

Ce m'eſt vn mal, que ie n'euſſe penſé
De ne pouuoir, ou ie pretens atteindre:
Ce m'eſt grand mal quand tu m'as offencé
De ne m'oſer, & moins me ſaoir plaindre.
Ce m'eſt grand mal, qu'Amour me veult contraindre
A te ſeruir, voire toute ma vie,
Et que tu m'as ma liberté rauie,
Mais le mal las, qui croiſt ma paſſion,
C'eſt, que plus i'ay de te ſeruir enuie,
Moins enuers moy croiſt ton affection.

CHANT.

La haulte idee à mon vniuers mere,
Si haultement de nul iamais compriſe,
M'eſt à preſent tenebreuſe Chimere.
Le tout, d'ou fut to ute ma forme priſe,
Plus de mon tout, de mon tout exemplaire,

M'eſt ſimplement vne vaine feintiſe.
Ce, qui ſouloit non imparfaict parfaire,
Par ſon parfaict, ſa force ha retiree,
Pour mon parfaict en imparfaict refaire.
Le ciel, qui fut mon hault ciel empyree,
Fixe moteur de ma force premiere,
Pour m'affoiblir rend ſa force empiree.
La grand clarté, à luire couſtumiere
En mon obſcur, me ſemble eſtre ecclipſee,
Pour me priuer du iour de ſa lumiere.
Laſphere en rond, de circuir laſſee
Pour ma faueur, malgré ſa ſimmetrie
En nouueau cours contre moy s'eſt poulſee.
La harmonie, aux doulx concens nourrie,
Des ſept accordz, contre l'ordre ſpherique
Horriblement entour mon ouir crie.
Le clair ſoleil, par la ligne ecliptique
De ſon deuoir mes yeux plus n'illumine,
Mais (puis qu'il ne peult pis) ſe fait oblique.
La deité, qui de moy determine,
De ne preuoir que mon malheur m'aſſure,
Et au paſſer du temps mon bien termine.
L'ame, qui fit long temps en moy demeure,
Iniquement d'autre corps s'aſſocie,
Et s'eſloignant de moy, veult que ie meure,
Pour s'exercer en palingeneſie.

SONET.

Ie meſurois pas à pas,& la plaine,
Et l'infini de voſtre cruauté,
Et l'obſtiné de ma grand loyauté,
Et voſtre foy fragile & incertaine.
Ie meſurois voſtre doulceur haultaine
Voſtre angelique,& diuine beauté,
Et mon deſir trop haultement monté,
Et mon ardeur,voſtre glace & ma peine.
Et ce pendant que mes affections
Et la rigueur de voz perfections,
I'allois ainſi triſtement meſurant
Sur moy cent fois tournaſtes voſtre veue,
Sans eſtre en rien piteuſement eſmue
Du mal,qu'ainſi ie ſouffrois en mourant.

SONET.

En ma penſee en ſes diſcours laſſee,
Ie paragonne à ton dueil ma triſteſſe:
Et à ma viue & parfaicte maiſtreſſe,
L'occaſion de ta doulceur paſſee.
Pleurant tu ars pour celle treſpaſſee,
Celle,de qui le ſouuenir te bleſſe:
Et la rigueur de madame me preſſe

D'entretenir, ſouſpirant, ma penſee.
Celle qui eſt de moy, Amy, aymee,
Eſt, comme eſtoit ta deeſſe, eſtimee:
Et ainſi qu'elle, adoree & ſeruie.
Nous deux viuons de noz affections,
Mais nous ſouffrons contraires paſsions:
Moy viuant mort, & toy mourant ſans vie.

SONET.

Lors que le bien, qui me rend miſerable
Fuſt apperceu de mes aueugles yeux,
Le mal [helas] dont ie ſuis enuieux,
Print ſa naiſſance, & ſe fit perdurable.
O forte ardeur, O deſir admirable,
Qui m'acõpagne, & me guide en tous lieux,
O doux torment, O plaiſir ennuyeux,
O dueil heureux, à mon cueur fauorable.
O cruauté non aſſez rigoureuſe,
Ayes pitié de ceſte ame amoureuſe,
Puis que doulceur ne la veult ſecourir.
Las qui croira que ma peine ſoit telle,
Que ie languis en douleur immortelle,
Mourant ſans fin pour ne pouuoir mourir?

CHANT.

I'ay paſsé pluſieurs ans du temps de ma ieuneſſe,
Sans congnoiſſance auoir de dueil, ou de triſteſſe:
Lors eſtoit ma penſee,
De tout affection deliure & diſpenſee.
Sans paſsion d'eſprit en ce temps la i'eſtois
Mon regard franchement en tout lieu ſe iectoit
Et moins de liberté
N'auoit que mes deux yeux, ma franche volunté.
Mais les dieux enuieux de mon ayſe & repos,
M'attiltrerent vn iour vn archer à propos:
Qui deſcochant ſa fleſche,
Et tirans à mon cœur, luy fit piteuſe breſche
L'outrage qu'il à faict à mõ cœur martiré,
De regret infiny à la mort m'ha tiré:
Et m'eſt ceſte mort telle,
Que mourant ie ſuis vif en douleur immortelle.
Au moins ſi i'eſperois aucun allegement
L'eſperance ſeroit ſoulas à mon torment
Et la douteuſe attente
Mettroit quelque confort au mal qui me tor

mente.
Mais mon cœur trop nauré eſt priué de pouuoir,
Voire d'oſer encor à ſon grief mal pouuoir
Et ſi ſçait la maniere,
Pour retourner en brief en ſanté premiere.
Il fault (me dit Amour, Amour que fit la playe)
Qu'auant que de ſanté bonne eſperãce i'aye
En tel endroit ie bleſſe,
Vne dame ſans per,& mortelle deeſſe.
Et pour l'attaindre au lieu, ou doit eſtre bleſſee,
Me fault viſer au cœur,& poindre ſa penſee:
Et qu'elle ſente ainſi.
Vn pareil dueil au mien, & vn pareil ſoucy.
Alors elle pourra par ſon dueil meſurer
Combien elle m'ha faict de trauail endurer
En ſa dure priſon:
Et pour auoir ſanté m'ottroira gueriſon.
Mais las, dequoy me ſert d'auoir la congnoiſſance
Du moyẽ de guerir,s'il n'eſt en ma puiſſãce,
De recouurer & prendre
Ce, qui me peult ma ſanté en vn inſtant me rendre?

I'ay faict tous mes effors, à vaincre la rudeſſe
De celle, que ie tien pour ma ſeule deeſſe,
Mais elle ha ſi hault cœur,
Qu'il eſt à tous les coups ſur mes effors vainqueur.
I'ay taſché maintesfois, & ay faict grand deuoir,
Sõ trop rigoreux cœur à doulceur eſmouoir
Car ie ſçay que ſes pleurs
Eſtraindroyent la chaleur pour laquelle ie meurs,
Mais elle veult auoir autant de cruauté,
Comme ie voy qu'elle ha de diuine beauté
Et d'autant qu'elle eſt belle,
D'autant en mon endroit ſe veult monſtrer cruelle.
Plus ie fais, plus ie dis, plus ie vois eſcriuãt
Plus s'enflame mon cueur, plus ie ſuis ſon ſeruant,
Plus croit mon grief martire,
Plus s'eſlõgne de moy, plus de moy ſe retire.
Plus i'ayme ſon hõneur, plus sõ mal m'eſt nuyſant
Plus mõ ennuy luy eſt gracieux & plaiſant,
Plus mon torment s'augmente,
Plus ſon cœur eſt ioyeux, plus elle ſe cõtẽte.

Et ſi ie veult taſcher ſortir de ſon lieu,
Ie n'en ay le pouuoir: puis ayant le moyen
Mon obſtiné deſir,
Ne me permet alors de le vouloir choiſir.
Et ce qui faict encor mon torment empirer
C'eſt que rien ne me ſert, helas de deſirer
Car le deſir prend vie,
Lors que ie ſens du tout l'eſperance rauie.
La place d'eſperãce, vn deſeſpoir la gaigne
Laquelle en triſte dueil de fureur acõpagne
Le mien deſir croiſſant,
Qui me faict pis que mort trop viure en languiſſant.
Or, donc, puis qu'il n'y ha homme viuant au monde,
Qui ſẽte ẽnuy ꝓchain à ma douleur ꝓfõde
Et qu'elle eſt incurable
I'attẽs la ſeule mort pour m'eſtre ſecourable.

SONET.

Celle qui tient en la claire lumiere
De ſes doux yeux le trait, qui fit ma playe,
Ne s'orna point de verd, verd couleur gaye,
Comme elle eſtoit en ce moys couſtumiere.
Pour ne donner à l'ame priſonniere

Aucun eſpoir [non quelque mal que i'aye,
Qu'a la loger en autre lieu i'eſſaye]
De retourner en liberté premiere.
Elle peult bien la terre en verdeur voir
Verdeur qui donne aux laboureurs eſpoir
De leurs trauaux recueillir les fruits meurs.
Et ne voulut quelque verde eſperance
Me faire voir, comme pour aſſeurance
De voir finir les trauaux, ou ie meurs.

EPICRAMME.

Beauté cruelle, & doulceur inhumaine,
Qui guerroyez ſans ceſſe en mon deſir
Pour esbranler l'eſpoir du deſplaiſir,
Qui me trauaille en ſi plaiſante peine,
Que le plus ſeur de ma vie incertaine,
Perd tout pouuoir de durer longuement
Mettez vn bout (helas à mon torment
Torment ſouffert pour vous de tel vouloir
Que me doulant ainſi ioyeuſement
Mon ſeul plaiſir c'eſt ſans fin me douloir.

SONET.

De qui me dois ie (helas) pluſtoſt douloir

Sentant ma peine en vain deuenir forte?
Ou de l'ardeur, qui mon desir transporte:
Ou du desir, qui force mon vouloir?
Ou du vouloir qui rendit mon pouuoir
Pour le vil pris d'vne esperance morte?
Ou de mon œil (du cœur mal seure porte
Qui le soleil, qui me brusle, osa voir.
Mais dequoy sert encor ce piteux plaïdre
Vault il pas mieux viuemẽt me contraindre,
A faire en moy trespasser toute enuie?
Las ie ne puis, & sens que pour ce faire
Il me faudroit premierement deffaire
Ce triste corps de sa penible vie.

SONET.

A ceſt anneau, parfaict en forme ronde,
Enſemble & toy, & moy, ie paragonne
La foy le cloſt, la foy ne m'abandonne,
Sõ teint eſt d'or, mois que l'or tu n'es blõde.
S'il eſt ſemé de larmes, trop abonde
L'humeur en moy, qui proye au dueil me donne,
Si vn eſcrit au dedans l'enuironne,
Tu m'es au cueur en graueure profonde.
Sa foy retient vn diamant lié:
Et mon ſeruice à toy tout dedié
T'arreſtera tant ſois cruelle, ou dure.

Et puis: ainſi que ny force, ny flame
Peut conſumer vn diamant (ma dame)
Malgré tout ſort ſans fin mon amour dure.

SONET.

Le ferme dueil prenant en mon cœur vie,
Fut engendré par l'amoureuſe flame
Et ſe nourrit des ſouſpirs de mon ame,
Laquelle s'eſt à toy toute aſſeruie.
La grande ardeur d'amour qui me conuie,
A te ſeruir, & qui mon cueur enflame,
La iouiſſance inceſſamment reclame,
Par le ſouhait de deſireuſe enuie,
Mais ce ſouhait lequel mon bien deſire,
N'eſt pluſtoſt né, que crainte vehemente
M'ha ia du tout l'eſperance rauie.
En deſirant ie bruſle, & puis ſouſpire:
N'eſperant rien, & ſouſpirant i'augmente,
Le ferme dueil prenant en mon cueur vie.

SONET.

Quand le deſir de ma hauſte penſee,
Me faict voguer en mer de ta beauté,
Eſpoir du fruict de ma grand' loyauté

Tient voile large à mon deſir haulſee,
Mais ceſte voile ainſi en l'air dreſſee,
Pour me conduire au port de priuauté,
Treuue en chemin vn flot de cruauté,
Duquel elle eſt rudement repoulſee.
Puis de mes yeux la larmoyante pluye,
Et les grans vens de mon ſouſpirant cueur
Autour de moy eſmeuuent tel orage,
Que ſi l'ardeur de ton amour n'eſſuye
Ceſte abondance [helas] de triſte humeur
Ie ſuis prochain d'vn perilleux naufrage.

SONET.

I'ay ſi long temps reclamé mon malheur
[Malheur d'amour dont mon ame eſt ſaiſie]
Que ie ne ſens dedans ma fantaſie,
Croiſtre à preſent que triſteſſe & douleur.
Amour m'ha faict d'hõme cõtent & ſeur,
Tout mal content, tout plein de ialouſie
Le mien eſprit tenant en freneſie,
Et mon viſage en mauuaiſe couleur.
Depuis qu'Amour à moy ſ'eſt attaché,
Malheur me tient, & ne m'a point laſché,
O [donc] Amour tu me fais malheureux,
Non mais tant plus le malheur mon bien

chaſſe,
Plus le deſire, & l'ayme, & le pourchaſſe,
C'eſt donc malheur qui me faict amoureux.

CHANT.

Amour m'ha faict vaſsal ſouz ſon empire
Si c'eſt aimer & eſtre en ſeruitude,
Entrer en ſolitude,
Cherchant les pleurs, lors que ie ſoulois rire.
Amour m'ha faict, & c.
Si c'eſt aymer, n'eſtimer beauté qu'vne
Et n'en pouuoir aucune
Autre louer, ou dens mon cueur eſcrire.
Amour m'ha faict, & c.
Si c'eſt aymer s'offrant à l'impourueue
Sa flamboyante veue,
Sentir ſes rais iuſques dens mon cueur luire.
Amour m'ha faict, & c.
Si c'eſt aymer, ne trouuer autre idee,
En mon cueur poſſedee,
Que celle la du fruit, auquel i'aſpire.
Amour m'ha faict, & c.
Si c'eſt aymer, ne trouuer point laſſee
Mon ardente penſee,
De s'eſgarer au bien que ie deſire.

Amour m'ha faict,& c.
Si c'eſt aymer,appeller bien heureuſe,
La peine douloureuſe,
Que ie voulus en ſi hault lieu eſlire.
Amour m'ha faict,& c.
Si c'eſt aymer,en abſence me plaindre
Et ne pouuoir contraindre
La bouche vn mot en la preſence dire.
Amour m'ha fait, &c.
Si ce'ſt aymer,apres longue pourſuite,
Penſant prendre la fuite,
Suiure le lieu,duquel ie me retire.
Amour m'ha fait &c.
Si c'eſt aymer,ſouffrir bruler mon ame,
De ſi ardente flame,
Qu'autre chaleur dedens moy ne reſpire.
Amour m'ha fait,&c.
Si c'eſt aymer,ſentir quand ie recule
Du feu,lequelme brule:
Croitre l'ardeur,qui fait que ie ſouſpire.
Amour m'ha fait,&c.
Si c'eſt aimer,lors qu'il me prend enuie
De prolonger ma vie.
Penſer ſans plus,vn regard y ſuffire:
Amour m'ha fait vaſſal ſouz ſon empire.
C'eſt trop aimé,quād pour celle q̄ i'aime,

I'aime ſi peu moymeſme,
Que contre moy dure mort ie conſpire,
S'elle ne met fin brieue à mon martyre.

SONET.

I'allois mourant ſeulement pour la craĩte
Qu'aucunement ton honneur fuſt taché,
Voyant deſia qu'enuie auoit taſché
Pour mon ardeur à luy donner atteinte.
Quãd te mõſtrãt, ou fuſt vray, ou fuſt feĩte,
Eſtre piteuſe en me voyant faché,
Ie me ſentis hors des bras arraché
De la mort dure, & fuſt ma peine eſteinte:
Non pas eſteinte, helas, mais ſeulement,
Ie me ſentis deſaigrir le tourment,
Pour vne mort changer en autre pire.
Car ie mourois craintif de tes douleurs,
Et maintenant, miſerable, ie meurs
Pour te voir trop ioyeuſe en mon martyre.

SONET.

Ceſſez mes yeux, ceſſez de tant pleurer,
Non de pleurer, mais, las, de tant pleuuoir
Et laiſſez faire à l'ardeur ſon deuoir,

Sans me contraindre en aſpre dueil durer.
O mon deſir, ceſſe de deſirer,
Vn bien trop hault, que tu ne peux auoir
Et toy, mon cœur, ceſſe de conceuoir
Vn feu ſi grand, pour touſiours ſouſpirer.
Pleurs, n'empeſchez, que brulãt ie ne meure,
Ou vous ſouſpirs, permettez que ie pleure
Tant, qu'au pleurer ſe diſtille ma vie.
Si non, deſir, vueillez moy ſecourir,
En deſirant aſprement de mourir,
Car aſſez meurt, qui n'ha de viure enuie.

SONET.

L'eau ſur ma face en ce poinct diſtillante
Vient à mes yeux (rentés mes triſtes pleurs)
Par l'alambic d'amoureuſes chaleurs,
Auquel deſir tient ſa flame cuiſante.
Mes forts ſouſpirs, rendent ceſte eau bouillante,
Dõt plus en ſort, plus croiſſẽt mes douleurs:
Car la raiſon pour laquelle ie meurs,
Vient de l'ardeur d'vne chaleur bruſlante.
Mes pleurs vouloyẽt refroidir, ou eſteindre
Le feu qui m'ard: & mes ſouſpirs ardens
Vouloyent ſecher mon pleurer ennuyeux

Mais [las] mes pleurs n'ont ſceu leur but
atteindre,
Et mes ſouſpirs plus croiſſent au dedans
Plus font ſortir de larmes de mes yeux.

CHANT.

Que me ſert la cognoiſſance
D'amour, & de ſa puiſſance,
Et du mal qu'il fait ſentir,
Si ie n'ay la reſiſtence,
Pour m'en ſcauoir garentir?
Que me ſert en loyauté,
Seruir la grande beauté
D'vne qui ne veut m'ouir:
Si ie n'ay la priuaulté
Entierement d'en iouir?
Que me ſert le froid plaiſir,
Qui me vient en vain ſaiſir,
Quand le deſir me tranſporte:
Si naiſſant cé mien deſir,
Toute eſperance m'eſt morte?
Que me ſert la courte ioye,
Que ie prins quand ie ſongeoye,
Eſtre au comble de tout bien:
Si ce, qui dormant i'auoye,

Au reueil ſe treuue rien?
Que me ſert en ma triſteſſe
Verſer larme, & pleurs ſans ceſſe,
Penſant noyer mon tormẽt:
Si l'ardant feu, qui me preſſe,
M'en brule plus chaudement?
Que me ſert en mon martyre
Ietter lors, que ie reſpire,
Souſpirs d'ardantes chaleurs:
Si ce vent dont ie ſouſpire,
Ne peult deſeicher mes pleurs?
Que me ſert l'affection
De fuir ma paſsion,
La penſant rendre moins forte:
Si, comme faict Ixion,
Mon mal auec moy i'emporte?
Que me ſert il de courir
Vers la Mort ſecours querir,
Pour eſtre de mal deliure:
Si ce qui me faict mourir,
Tout ſoudain me faict reuiure?
Mais pourquoy châte ie ainſi,
Me plaignant du grief ſouci:
Ou mon cœur eſt obſtiné,
Puis qu'à ce grand malheur cy,
Les cieux m'ont predeſtiné?

SONET.

Aux ieunes ans, qu'Amour me commandoit,
Et que i'entrois en ſon obeiſſance,
Mon cœur ayant ſur ſoy quelque puiſsãce,
Heureuſe fin à ces maux attendoit.
Puis quand plus fort de chaleur il ardoit,
Il repoſoit ſon heur ſur l'eſperance,
Ou n'eſperant, pour auoir allegeance:
Quelque ſecours à la mort demandoit.
Ah, combien eſt plus ardẽt mon martyre,
N'ayant eſpoir la mort ie ne deſire,
La mort, fin ſeule à mon piteux torment.
Car te voyant paiſtre de mon ſoucy,
Ie veux pour toy (cruelle ſans mercy)
En triſte dueil viure immortellement.

SONET.

Apres qu'Amour par trop mortelle atteinte,
M'eut fait au cœur vne playe piteuſe,
Et qu'il congnut que ſa flame amoureuſe
Eſtoit en moy bien ardemment emprainte:
Il retira ſa fleſche en mon ſang teinte,

Laiſſant en moy ſon humeur vemineuſe:
Mais ma maiſtreſſe, helas, trop rigoureuſe,
Il ne toucha ſeulement que par feinte.
Or pour fuir la rigueur qui me tue,
I'ay, faict deſceing d'abandonner ce lieu,
Ou vit madoulce, & facheuſe contraire.
Mais pour empeſche Amour ce petit dieu,
Couurant mes yeux de ſon obſcure nue
Ne me permet de mon mal me diſtraire.

SEXTINE.

Le plus ardent de tous les elemens
N'eſt ſi bouillant alors, que le ſoleil,
Au fort d'eſté le fier Lyon enflame
Comme ie ſens aux doulx traitz de ton œil,
Eſtre enflamee & bouillante mon ame
Le triſte corps languiſſant en tormens.
A ces piteux trauaux, à ces tormens
N'ont les haultz cieulx, & moins les elemens
Faict ineliner, ou deſcendre mon ame,
Mais comme on void les rayons du ſoleil
Eſchauſer tout ça bas, ainſi ton œil
Rouant ſur moy de plus en plus m'enflame.
Ie voy ſouuent amour, lequel enflame,
Pour me donner plus gracieux tormens

Ses traitz cuiſans en ton flamboyant œil,
Lors me muant en deux purs elemens,
Le corps ſe fond en pleurs, quand ce ſoleil
Empraint le feu plus ardemment en l'ame.
Vienne ſecher toute langoureuſe ame
[Si comme moy amour trop fort l'enflame]
Ses triſtes pleurs aux rais de mon ſoleil
Vienne celuy, qui comblé de tormens
Se plaint de dieu, du ciel, des elemens,
Chercher confort au doulx trait de ceſt œil.
Le doux regard, du fier trait de ceſt œil,
Faict ou ioyeuſe, ou dolente toute ame
Et temperez, ou non les elemens,
Auſsi c'eſt luy, qui rend froide, ou enflame,
L'occaſion de tous ces miens tormens
Et qui m'eſt nuict obſcure, ou clair ſoleil.
Fuyant le iour de ce mien beau ſoleil
Tout m'eſt obſcur, & rien ne void mon œil,
Que dueil, ennuy, & funebres tormens
Tormens ſi grans, que ma douloureuſe ame,
Meut à pitié le dieu, qui tant m'enflame,
Meſme le Ciel, & tous les elemens.
Pluſtoſt ne ſoit reſoult en elemens
Ce corps, n'y l'ame au ciel ſur le ſoleil
Puiſſe ſaillir, que doulx ne me ſoit l'œil,
Lequel m'enflame, & me tient en torment.

SONET.

De tes cheueux ſi blondement dorez,
Qu'ilz pourroyét rendre vn ſoleil obſcurcy
Amour lacha les retz dont le ſoucy,
Tient mes penſees eſtroictement ſerrez.
Puis de tes yeux couuers & decorez
D'vn ſourcil double en hebene noircy,
Dont fit ſon arc d'iuoyre recourcy,
Tira des traitz mortellement ferrez.
Lors il tendit ſes retz droit au paſſage,
Ou mes deux yeux pour voir tó cler viſage,
Me contraignoyent cent fois le iour courir.
Puis enfonçant ſon arc il deſcocha
Tant de ſes traitz, ſur moy, qu'il ſe faſcha,
De plus m'occir, & moy de plus mourir.

SONET.

Ie fuz contraint (grace à ma deſtinee)
En toy ſoudain viuement treſpaſſee,
Quand ie te vis toute femme paſſee,
En vertu haulte, & douce beauté nee.
Ie treſpaſſay, car mon ame eſtonnee
De ta grandeur, pour librement penſer
Te voulut ſuyure, & le mien corps laiſſer,

Ou elle fut long temps empriſonnee.
Dont maintenant viuant ſans auoir vie,
Sinon ce peu, que deſireuſe enuie,
Pour te ſeruir ardemment m'en enflame:
Il n'eſt eſtrange (O dame) ſi ce corps
Te va ſuyuant par tant, & tant de mors
Comme ſepulchre ou repoſe ſon ame.

SONET.

Amour cruel, Dieu de ma paſſion,
Logé en l'ame aſprement tourmentee,
M'ha de nouueau neuue peine appreſtee,
Nouueau deſir, nouuelle affection.
Fortune auſsi croiſſant l'affliction
De ma douleur, tient ſa roue arreſtee
Au lieu auquel malheur l'auoit voltee,
Pour me combler de perturbation.
Amour me poinct à ſuyure mon deſir,
Fortune m'offre vn triſte deſplaiſir,
Qui m'empeſchant en douleur m'entretient.
Las ie vueil trop: mais la force me fuit:
Amour me laſſe, & fortune me nuit:
L'vn m'eſperonne, & l'autre me retient.

SONET.

I'auray regret au fruict de ma pourſuite,
Que ie n'oſay, le pouuant bien pourſuyure,
Car ne pouuant, contrainct ie ſuis de ſuyure
Celle, qui prend trop plus legere fuite.
Dont de l'ardeur mon ame toute cuicte,
Pour les aſſaulx, leſquelz deſir luy liure,
Ne me promet de plus longuement viure,
Souz le dur faix de l'amoureuſe luite.
Ferme tes pas [cruelle] & tourne arriere,
Ne voy tu pas au ſon de ma priere
Le ciel troubler ſa face tant ſeraine?
Piteux de voir mes pleurs perpetuer
En ta rigueur, & meſmes ſe muer,
Ton cueur en roc, & mes yeux en fontaine?

SONET.

Doulx de ces yeux le traict, qui me foudroye,
Doulce l'ardeur d'vn tel feu alumee
Doulx le deſir de choſe tant aymee,
Et doulx l'eſpoir de tant heureuſe proye,
Doulce l'erreur, qui veult que ie me croye
Contre le vray, & doulce la fumee,
Du ſonge faux, auſsi toſt conſumee,
Que le dormir brieuement le m'ottroye.

Doulx les deſdains, doulce peine ſoufferte
En bien aymant, Mais o treſdoulce perte
De liberté pour ſon ingratitude.
Le grand Romain, qui aymа mieux ſ'occire
Que viure ſerf, ne craindroit pas d'eſlire
Souz ſi doulx ioug, ſi doulce ſeruitude.

SONET.

L'ardent deſir, qui d'eſperer m'abuſe
Si bien la voye aux penſers d'amour mõſtre
Que bien ſouuent deuant moy ie rencontre
Celle, pour qui tant, & tant de pas i'vſe.
Mais quand ma doulce, & cruelle Meduſe
Faict à mes yeux de ſoy ſi belle monſtre,
L'eſprit vital d'admirable rencontre,
Tout eſperdu ſon deuoir me refuſe.
Vrayement auſſi point ie ne m'eſmerueille
Si rencontrant tant diuine merueille,
Ainſi que mort ie deuiens froide ymage.
Mais iay grand dueil que ma metamorphoſe,
Ne me permet de dire quelque choſe,
Ou proſterné, du moins luy faire homage.

SONET.

Quand elle vit à la Mort deſployer
L'impiteux trait pour ſon voiſin occire,
En permettant à la pitié d'eſlire:
Siege en ſon cœur, ſe print à larmoyer.
Et tant de traitz, qu'Amour vint emploier
Pour me contraindre en infiny martire
Mourir touſiours, n'ont iamais peu ſuffire,
Pour à pitié, tant ſoit peu, la ployer.
Bié mille mors (mors de moy qui l'adore)
N'ont eu pouuoir de l'eſmouuoir encore,
A deluger par l'œil quelque triſteſſe.
Mais ie ſcay bien (o tard) qu'il aduiendra,
Que mes trauaux perdus elle plaindra
Lors que mes mors par la mort prẽdrõt ceſſe.

SONET.

Ie ſuis contrainct d'eſtimer,
Et aymer
Ce, qu'en nous i'ay peu comprendre,
Tant excellent & parfaict,
Qu'il ha faict,
Que voſtre ie me veux rendre.
Chaſcun iugeant du dehors,
Et le corps,
Et la belle face eſtime,

Bien priſé ie en vous ces deux
Mais ie veux,
Vous auoir en plus d'eſtime.
Voſtre gent cueur reueſtu
De vertu,
Auecques grace louable,
Maintien en doulce beauté,
Arreſté,
Vous font perſonne admirable.
La grandeur de voſtre eſprit
Me ſurprit,
Quand d'elle i'euz cognoiſſance
Et ie remercie Amour,
Et le iour,
Qu'entray ſoubz voſtre puiſſance.
Ie ſcay que mon iugement
Point ne ment,
Vous donnant louange haulte:
Et ſi ie n'en dy aſſez,
Ne penſez
Qu'il procede de ma faulte.
Mais croyez que le penſer
Sans ceſſer,
Qui de vous au cueur me touche,
Excede bien mille fois
Et ma voix,

Et ce que chante la bouche.
Eſperant touſiours i'attens,
Que le temps
En fin nous façe congnoiſtre,
Que du tout à vous ie ſuis,
Et ne puis,
N'y veux d'autre iamais eſtre.
Se taiſent les enuieux
Car pour eux,
Ma grand' amour ne ſ'arreſte
Ia n'en changera mon cueur
Mon ardeur
Enuers vous eſt trop honneſte.
Puis que mon ardent deſir
Veult choiſir,
En vous l'heur de ſa penſee,
Ie ne demande qu'vn bien:
C'eſt, qu'en rien
Vous n'en ſoyez offenſee.
Vſez [ma dame] ſur moy
De la loy,
Donnee à celuy qui ayme:
Et vous eſtimez auoir
Du pouuoir.
Puis ſur moy, que ſur vous meſme.

SONET.

Quand pres de toy le trauail ie repoſe
[Seule en ce monde image de merueille]
Du long ſoucy, qui mon penſer reueille,
Et qu'amour dicte au parler, quelque choſe.
Ie voy ta face en teint naif de roſe,
Eſtre à la blanche, ou la rouge pareille,
Ores paſlir, puis deuenir vermeille,
Tant au changeant ta couleur ſe diſpoſe.
Voy, que quand l'air ſon arc diuerſifie
En cent, & cent couleurs, il ſignifie,
Le temps prochain humide & pluuieux.
Seroit donc bien en l'air de ton viſage
Ce tint changeant, quelque faſcheux preſage
[Ainſi qu'Iris] au pleuuoir de mes yeux?

SONET.

Puis que la mer de mon triſte pleurer
Ne mouille plus mes yeux en ma triſteſſe,
Puis que l'effort de ma grand ardeur ceſſe
[Las d'exhaler eſprit] au ſouſpirer.
Puis que deſir ne peut plus aſpirer:
Pour me tromper en ſa vaine lieſſe,
Et qu'au torment, qui maintenant me preſſe,
Mon foible eſpoir ne peult plus eſperer.
Ie croy qu'amour préd en mõ mal plaiſir

M'oſtant eſpoir, pleurs, ſouſpirs, & deſir,
Qui allegeoyent ma viue maladie.
Dont pour vomir mon dueil en mes eſcris,
I'excederay les lamentables cris,
D'vne dolente, & funebre Lidie.

EPIGRAMME.

Lors fut nature, & dextre, & diſpoſee,
A bien former vn œuure ſouuerain,
Quand elle mit à ma dame la main,
Suyuant l'idee au ciel ia compoſee:
Tant la rendit ſage, honneſte, & poſee,
Belle au parfaict de ſon inuention,
Qu'elle eut eſté ſans imperfection,
Ne fuſt ſon cueur de ſi gelante glace,
Que mon ardente, & chaude affection
Ne peut dedans, tant ſoit peu, trouuer place.

SONET.

Heureux le mois, heureuſe la iournee,
Heureuſe l'heure, & heureux le moment
Heureux le ſiecle, & heureux le firmament,
Souz qui ma dame heureuſement fut nee.
Heureuſe ſoit l'heureuſe deſtinee,

De l'aſtre heureux, lequel heureuſement
Faiſoit ce iour ſon heureux mouuement
Sur toute eſtoille en bon aſpect tournee.
Heureux ce monde auquel elle ſeiourne,
Et le ſoleil, qu'autour d'elle tourne,
En s'eclipſant à l'obiect de ſa veue.
Moy malheureux en mon affection,
Qui n'eſiouys ma triſte paſsion,
La cognoiſſant de ſi grand heur pourueue.

SONET.

Le doulx regard, & le parler d'Helene,
Te font heureux: & haulte eſt ma fortune,
Quand ie me ſens affable, & opportune
Celle, qui eſt plus diuine qu'humaine.
Vn grād malheur te dōne eſtrange peine,
Quād ton iour fuit chaſsé de la nuict brune,
Et ſur le ſoir le ſerain de ma Lune,
Piteuſement à lamenter me meine.
Helene eſt belle en ſa doulceur benigne,
Ma lune eſt clare en ſa beauté diuine:
I'ay bien & mal, tu as heur & ſoucy.
Mais ſi fault il, amy, que ie confeſſe,
Que i'ay ſeruant plus louable maiſtreſſe,
Plus d'heur que toy, plus de malheur auſsi.

SONET.

Dequoy me ſert, quād la douleur me preſſe
Blaſmer ainſi mon deſtin, & les dieux,
Dire tout aſtre, & la terre, & les cieux
Eſtre inclinez, à ma grieue triſteſſe?
Le grand pouuoir de la hault ne ſe baiſſe
Pour m'enuoyer iuſques en ces bas lieux,
Mais mō ennuy viēt de vous ſeul, mes yeux,
Quand trop hardis vous viſtes ma deeſſe.
Amour eſtoit ce iour caché dedans
Ces deux beaux yeux, ou bien ſoleils ardens
Deſquelz mal cauts ſouſtintes les regards.
Lors le cruel par vous au cueur paſſa,
Et tant de foys de ſes traitz le bleſſa,
Qu'encor de mal ie pleins, ie pleure, & ars.

CHANT.

Au temps premier, qu'amour ſe vint loger
Au lieu plus hault de ma libre penſee,
Ie la ſentois de dueil tant diſpenſee,
Qu'il n'auoit eu pouuoir de l'outrager.
Mais tout ſoudain que de ſon traict leger,
Ce dieu rendit mon ame au vif bleſſee
Si rudement, elle fuſt offenſee,

Et mon vouloir commença de changer.
Las, qu'ay ie dit? Amour ne m'offensa
Quand en mon cœur secrettement passa,
Mais me rendit haultement bien heureux.
Ce que ieſtois, quand ma langue diſcrette,
Sauoit celer & tanir bien ſecrette
L'ardeur du feu, qui me fait amoureux.

SONET.

quād le doux fruit, ſur qui ma foy ſaſſeure,
De compenſer ma languiſſante peine
S'offre au diſcours d'eſperance haultaine,
Laquelle fait en mes penſers demeure.
La hardieſſe, au parauant mal ſeure
Du doux eſpoir de mon grand deſir pleine,
Deuant tes yeux à lamenter me meine
De ta rigueur, qui conſent que ie meure.
Mais au rayer de ſes ſoleilz ie ſens
Si viuement ſe conſumer mes ſens,
Que le parler meſme m'eſt deffendu:
Dont ie ne puis [o forte paſsion]
Te deſcouurir ma grande affection,
Si me taiſant, ie ne ſuis entendu,

SONET.

Ta chaſteté cruelle innocemment
Fut dens mon cœur à mõ domage empreĩte,
Lors que l'ardeur triumpha de la crainĉte,
Ouurant la bouche à dire mon torment.
Ce fut alors, que par trop hardiment
Eſtant forcé de volunté contrainĉte,
Ie deſcouuris la doloureuſe eſtrainte,
Qui m'eſtraignoit l'ame ſi fermement.
Helas i'eſtois de deſirer tant las,
Que mon trauail ſouſpirant ceſt helas,
L'humble parler à la langue ottroya.
Quand ton chaſte œil cruellement piteux
Accompagné d'vn nenny deſpiteux,
D'vn de ſes traitz à mort me foudroya.

SONET.

L'aſtre diuin, lequel à ma naiſſance
Fut aſcendent ſur tous en l'hemiſphere,
Souz qui mon ame heur, ou malheur eſpere,
Comme il plaira à ſa grande puiſſance.
Luit à preſent par celeſte alliance,
En ton hault chef, nõ pas chef, mais la ſphere
Ou bien le Ciel, qui mon vouloir tempere,
Et mon eſpoir nourit, ou deſauance.
O Ciel eſlu haultement decoré,

Pour Zodiaque & diuine demeure
De ce ſainct Aſtre, & immor[illegible],
O moy heureux de [illegible]cille eſſence.
Et plus heureux [illegible]rauoir adoré
Par le po[illegible], puis qu'il fault que ie meure
[illegible]auoir de ſa ſaincte influence.

SONET.

Au manimẽt de ſes deux mains marbrines
Deſſus le luth, ou deſſus l'eſpinette,
Et au mouuoir tant ſoudain & honeſte
De ſes dix doigts bordez de perles fines.
Puis au ſortir des parolles diuines,
Hors des coraux de ceſte bouche nette,
I'oy vn doulx ſon, dame, qui m'amoneſte,
Que ie verray tes cruautez benignes.
Car il n'y ha creature en ce monde,
En qui rigueur, ou fierté tant abonde,
Qu'on n'adouciſt auec telle harmonie.
Dont il faudra [Amour tu m'en fais ſeur]
Que puis qu'en toy loge telle doulceur,
La rigueur ſoit en fin de toy bannie.

EPIGRAMME.

Entour ce feu figure de ma peine,

Allegrement ma dame ſe promeine:
Et dens mon cœur flame plus violente,
Fait que touſiours ſa beauté m'eſt preſente.
Entour ce feu [comme indice de ioye]
En grand plaiſir danſant elle tournoye:
Et elle encor de mon piteux martire,
Et de ma grande ardeur ne fait que rire.
Mais las, ce feu demain ſera en cendre,
Et ma douleur iamais fin ne peut prendre.

SONET.

De toute erreur par toy iamais commiſe,
Tu as pardon [langue à ce coup diſerte]
Puis que par toy l'ardeur eſt deſcouuerte,
Dont viuement mon ame eſtoit eſpriſe.
Par l'œil premier [& certes ie l'en priſe]
Ma liberté fut à ma dame offerte:
Et tu n'eſtois [craintiue] point ouuerte,
A declairer le feu, qu'Amour attiſe.
Si nõ ce ſoir, qu'il plut tãt d'heur ſur moy
Qu'elle à la fin, par vn ie ne ſcay quoy,
De ſa doulceur t'eſmeut à prendre audace.
Or fais dõc, lãgue, or fais dõc ton office,
A preſenter humblement ce ſeruice,
Pour biẽ heurer mõ cœur de quelque grace.

SONET.

Ie fumois tout en mon fort ſouſpirer.
Si chauldement, que le froid de ſon cœur
Se diſtilla: & l'ardente vigueur
Luy feit d'Amour vn ſouſpir reſpirer.
Mes yeux auſsi, couſtumiers d'attirer
A leurs ruiſſeaux tant de triſte liqueur,
Amoliſſoyent toute dure rigueur,
Dont me ſouloit ma Dame martyrer,
Quād (cōme eſmue au ſoing de mō ſoucy)
Me bien heurant de piteuſe mercy,
Mercy fin ſeule à mes dolens ennuis,
Amy [dit elle en viſage amoureux]
Ie mettray fin à tes iours langoureux,
Pour commencer tes bien heureuſes nuicts.

SONET.

Le feu d'Amour, qui ſans ceſſe croiſſoit
Dedens mon cœur print augmentation
Iuſque à bruler en ma diſcretion
Le temperé, lequel la nourriſſoit.
Quand ie ſentis deſir, qui me pouſſoit,
Accompagné de mon affection,
Pour deſcouurir ma triſte paſsion,

Paſsion,las,qui trop fort me preſſoit
Donques preſsé en fin i'ouuris la bouche,
Me declairant à celle qui me touche,
Si viuement qu'elle en ha deſplaiſir.
O que vaine eſt toute humaine eſperance
Fortune print pour ſoy ma iouiſſance,
En m'eſlongnant du dieu de mon deſir.

SONET.

Tu me promis [ſi promettre i'appelle
De conſentir à mon humble requeſte]
Quand à ces blondz filletz d'or de ta teſte,
Ie donnois pris ſur toute choſe belle.
Me faire part,pour memoire immortelle
Du doulx lien,qui ton ſubiect m'arreſte,
De tes cheueux, auſquelz amour ſ'appreſte,
Pour m'enlacer en leur creſpe cautelle.
Deſia haultain ie me vantois content
[Autre que toy,poſsible,ne m'entens]
Comme aſſeuré de tant haulte richeſſe.
Quand le mentir,& le faſcheux meſdire
D'vn mal parlant,te fit ſoudain desdire,
Voire oublier,& moy,& ta promeſſe.

EPIGRAMME.

La grande ardeur de mon affection
Fit de ſon feu ſortir telle fumee,
Qu'on ſapperceut combien la paſsion,
Me tourmentoit de choſe tant aymee.
Mais pour eſteindre & bruit & renommee
Ie veux tenir ma flamme ſi couuerte,
Que dens mon cueur ſera la guerre ouuerte.
Entre ſouſpirs,& pleurs,qui prendront ceſſe
Quand de ma vie ainſi ie feray perte,
Pour n'empirer l'honneur de ma maiſtreſſe.

CHANT.

Doncques par toy,mere d'inimitié,
Source de mal,de toute erreur nourrice,
Cruelle enuie,il fault que ie periſſe,
Tu veux fermer donc la voye à pitié?
Dont tu deſcoints vn lieu d'amitié,
Auquel le ciel ſeſtoit monſtré propice,
Tu ne veux donc que mon deſir iouiſſe
Du doulx rencontre en fin de ſa moitié.
Mais puis qu'au mal d'autruy tu te cõtentes
Contraires ſoient à toutes tes attentes
Faueur humaine,& la bonté diuine.
Et mõ deſſeing tant heureux fruict me rẽde
Qu'a ton malgré ma moytié condeſcende

A raſſembler l'amoureuſe Androgyne.

SONET.

Ha bien permis ma dame, helas trop dure
Que lon me vint ſi fierement deffendre
De ne plus viure, au moins de ne plus prẽdre
Ce qui m'eſtoit vnique nourriture.
Las ceſt par toy, qui dis, que ie procure
A luy noircir l'honneur, & fais entendre,
Que ie ne veux [mordente enuie] tendre,
Qu'a la tromper ſoubz chaſte couuerture.
Vengez moy, Dieux, faictes pleuuoir voſtre yre,
Peſte, famine, & guerre, & tout martire,
Sur ce cruel ſiecle inique, ou nous ſommes.
Meſmes ſur ceux voſtre rigueur tonne,
Qui malgré moy, me font abandonner
Les temples ſaincts, pour la crainɛte des hommes.

SONET.

Bien mille fois du fort de ta vertu,
Par tes beaultez tant largement vnies,
En rares traitz des graces infinies

Ie fuz auant qu'eſtre pris, combatu.
Et ſouz ton ioug maintenant abatu,
Ie ſens en moy toutes forces finies,
Fors que ie tiens mes penſees munies
Du meſme effort, dont tu m'as tant batu.
Car tes beautez, graces & vertus ſainctes
Sont tellement dedans mon ame emprainte,
Qu'autres diſcours ie ne puis diſcourir.
Donc languiſſant ſouz la dure deffenſe,
De ne te voir, pour ne te faire offenſe,
Le ſeul penſer me garde de mourir.

SONET.

L'enfant amour durement deſcocha
Contre mon cueur, & luy fit playe grande,
Et puis ſes yeux, deſcouurit de leur bande,
Pour voir ſon coup, & de pres ſ'approcha.
Quand il eut veu l'endroit, il ſe faſcha,
Ie dy l'endroit, d'ou ſanté ie demande
Viença [dit il] viença, que ie te bande,
Lors le cruel, comme on void, me boucha.
Car cognoiſſant la grand' beauté diuine,
De ma deeſſe, il me repute indigne,
Que ie la ſerue, & la veult pour ſoy meſme,
Parquoy priua mes yeux de cognoiſſance,

Par ſon eſtrange & cruelle puiſſance,
Me fait aymer ſans voir celle, que i'ayme.

SONET.

Si l'Aſtre, guide à ma fatalité,
En m'influant ſon diſtin fauorable,
Me fait reuoir le Soleil amiable,
Qui fond ma vie en immortalité.
Ie quiteray toute autre qualité,
Toute faueur de fortune honorable,
Tant haulte ſoit, & au monde admirable,
Pour m'eſiouir en ma felicité.
Ma dame eſtant à gré de moy ſeruie,
I'ayme trop mieux laiſſer couler ma vie
Bas en eſtat, hault en contentement.
Qu'en augmentãt mes ans, & ma richeſſe,
Pour m'auilir en ſi vaine lieſſe,
Eſtre ſans elle, & voler haultement.

SONET.

Ie vis rougir ſon blanc poly iuoire,
Et cliner bas humainement ſa veue,
Quand ie luy dis: ſi ta rigueur me tue,
En auras tu, cruelle, quelque gloire?

Lors ie cõgneuz (au moĩs ie le veux croire)
Qu'Amour l'auoit atteinte à l'impourueue.
Car elle eſprinſe, & doulcement eſmue,
Par vn ſouriz me promiſt la victoire.
Et me laiſſant baiſer ſa blanche main,
Me fit recueil ſi tendrement humain,
Que d'autre bien deſpuis ie n'ay veſcu.
Mais eſprouuãt vn trait d'œil, ſa doulceur
Si viuement me vint toucher au cœur,
Que penſant vaincre, en fin ie fuz vaincu.

SONET.

Fortune en fin piteuſe à mon torment,
Me fit reuoir le Soleil de mes yeux,
Alors qu'Amour me traittant encor mieux,
Me fit iouir de mon contentement.
O iour heureux eſclarci clairement,
De mon Soleil, O Soleil gracieux
Saint, & luiſant plus que celuy des cieux,
Digne de luire en tout le firmament.
Le grand plaiſir, que i'euz de toy iouir,
Fit tellement mes deuz yeux esblouir
Au flamboyer de tes viues ardeurs,
Que prenant peur de trop me contenter,
Content ie fuz loing de toy m'abſenter,

Dont maintenant, helas, helas ie meurs.

SONET.

Tu ne m'es pas de tes faueurs auare,
(Ie t'en rens grace infiniment, Nature)
Puis que la fieure en rien n'ha fait iniure
A la beauté ſur toutes beautez rare.
La terre auſsi te merciant ſe pare,
Et ſe reueſt gayement de verdure,
Comme prenant auec moy nourriture
De ce Soleil, qu'à l'aultre ie compare.
L'air fait ceſſer ſes ybernales pleurs,
Les arbres vertz produiſent maintes fleurs,
Ou mille oyſeaux eſmeuuét doulces noiſes
La Saone enflee au pleuuoir de mes yeux
Par le paſſé, en cours pleurs gracieux
Vient arroſer noz riues Maſconnoiſes.

SONET.

I'ay haultement eſté recompensé
Du dueil ſouffert, Dame, pour ton abſence,
Et moins content ne m'ha fait ta preſence,
Que la perdant durement offensé.
Quand (grace à toy qui m'en as diſpéſé,

Couſtume heureuſe, & faite en ma deffẽſe)
En inclinant treshumble reuerence,
Pour te baiſer ie me ſuis auancé,
I'amais ne ſoit qu'au cœur le fruit ne touche: [che,
Que i'ay cueilli de ta vermeille bou-
Iamais d'aleine autre ie ne reſpire.
Autre chaleur ma foy iamais n'allume,
Et [ſoit diſante ou bien ou mal] ma plume
D'autre faueur iamais ne puiſſe eſcrire.

SONET.

Ie creins qu'Amour trop ardẽte en mõ cœur
[O Dieux permets, q̃ vain ſoit mõ preſage]
Fuſſe plus court le diſcours de mon aage,
Que ſi i'eſtois moins d'elle ſeruiteur.
Car s'il aduient qu'amoureuſe vigueur
S'eſlõgne d'elle, ou changeãt ſon courage,
Que le ſerain de ſon diuin viſage
Soit obſcurci de cruelle rigueur.
La mort ſera mon confort gracieux,
Mais [las] ſi Dieu pour embellir les cieux,
Mettoit la fin à ſes bien heureux iours,
Ie ne voudrois apres elle ſuruyure:
Car ne pouuant par mort au ciel la ſuyure,
Ce me ſeroit, viuant, mourir touſiours.

SONET.

Quād de ta main, main prisō de ma peine,
Si doctement les diuers sons de cordes
De l'espinete, ou du luth tu accordes
Au doux content de ta voix tant seraine,
Fais moy ce bien (O diserte Seraine)
Que de chanter mon mal tu te recordes.
Mal engendré d'ennuyeuses discordes,
Qui te font estre ainsi de moy lointaine.
Car, par tes yeux flamboyans ie te iure,
(Et par ceux là aussi ie te coniure
Le croire ainsi, & m'en estre piteuse)
Que, puis le iour, que liberté fut close
De t'approcher, ie n'ay point ouy chose,
Qu'horriblement ne me soit ennuyeuse.

SONET.

Non la douleur trop amerement aigre
Que i'ay nauré du trait de ses beaux yeux,
Me fait, chercher les solitaires lieux
Triste & pensif, miserablement maigre.
Pour elle ennuy m'est passetēps allaigre,
De tout grief mal m'est plaisir gracieux:
Mais c'est par toy, faux & malicieux

Peuple habitant en la nouuelle phlegre.
Vueillez le auſsi, Dieux iuſtes, foudroyer,
Puis que ſa force il veult tant employer,
A me priuer & d'amy & d'amie.
L'vn en ſes bras giſt mort cruellement,
L'aultre, craignant ſon parler, fierement,
Se veut monſtrer ma mortelle ennemie.

QVATRAIN.

Maulgré fortune, & la mordente enuie,
Qui me pourront eſlongner de ma Dame,
I'adoreray & de l'œil, & de l'ame,
Ce ſainct portrait, image de ma vie.

SONET.

Ha elle bien ſi peu de iugement
(Tu me cõduis, o doute & grãd blaſpheme)
De ne congnoiſtre encor l'ardeur extreme
Du feu d'Amour qui me tient en torment?
Seul ie le ſens, helas, mais clairement
Chacun le iuge à mon viſage bleſme,
Fors la cruelle incredule, que i'ayme,
Qui ſon ſauoir auec le vray deſment.
Et tant en crainte il la me fault aimer,

Que ſeulement ie ne l'oſe nommer,
Pour ne noircir le blanc de ſon renom.
Donc, o ſcrupule en ma loy trop ſeuere,
Il me ſuffit ſans plus que ie reuere,
Tacitement ſon tetragamme non.

SONET.

Il failloit donc la roue infatigable
Du cercle tiers en autre aſpect tourner,
Et de vertu moint ſaintement cruel
Les chaſtes traitz de ta beauté louable.
Il falloit donc à la force admirable
De ton eſprit, moins de grace donner,
Pour autre part le penſer deſtourner,
Qui te fait tant à mes deſirs amyable.
Mais puis qu'il pleuſt au ciel à ma naiſſãce
Me deſtiner ſouz ton obeiſſance,
Pour reuerer tes elegantes mœurs:
Blaſme mon aſtre, & ta perfection,
Si pour t'aymer en trop d'affection
Deuant tes yeux piteuſement ie meurs.

SONET.

Tant dextrement ſes pas elle compaſſe,

Quand à danſer par fois elle s'ingere,
Et tant au bal diſpoſtement legere,
Ses mille tours volte de bonne grace:
Qu'on iugeroit, aupres d'elle eſtre laſſe,
Du vray & faux la prompte meſſagere,
Qui des piedz touche au ſiege de Megere,
Et de ſon chef outre les nues paſſe.
Et toutesfois ie ne la vis onq' eſtre
[Voyes Amans, ſa cruauté] ſi dextre
En ſa plus viſte & gaye promptitude,
Cõme au fuir de moy elle eſt ſoudaine,
Quand ie luy veux faire entendre la peine,
Que i'ay viuant deſſoubz ſa ſeruitude.

SONET.

I'ay tant crié, o doulce mort, renuerſe
Auec ce corps mon grief tormẽt ſouz terre,
Que ie me ſens preſque finir la guerre
De l'eſperance à mon deſir diuerſe.
Voy, dame, voy, que les pleurs que ie verſe
Et les ſouſpirs ardens, que ie deſſerre
Hors de mon cœur, & le traict qui m'ẽferre,
Veullent finir ſi dure controuerſe.
Mes pleurs ont ia tant d'humeur attiré,
Et mes ſouſpirs tant d'ardeur reſpiré,

Et tant de ſang ce traict m'ha fait reſpandre
Que ſans humeur, chaleur, ou ſang encore
Ce peu d'eſprit, qui m'eſt reſté t'adore
En ce corps ſec, froid, paſſe, & preſque en cendre.

SONET.

A corps perdu ces Buffons dextrement
Qui ça, qui là, qui hault, qui bas ſ'elancent:
Or la Moreſque, or la Pyrriche dancent,
Non ſans folaſtre, & plaiſant mouuement.
Et toutesfois à tel esbatement,
Si ſobrement les doux regards ſ'auancent
De tes doux yeux, que maints aſsiſtãs pẽſent
Que tu y prens peu de contentement.
Auſsi ie croy, que ton ame ſacree,
A contempler plus hault ne ſe recree,
Ou prend à gré ſi friuoles deduits.
Ou bien voyant le mal qui m'extermine,
Et ma dolente, & miſerable mine,
Tu es piteuſe à mes triſtes ennuis.

SONET.

De quoy me ſert n'auoir eſté douteux

De ta vertu, dame, & de ta beauté?
Meſmes d'auoir ſainctement chaſte eſté,
Et en t'aymant pudiquement honteux.
Peuple barbare, inciuil, impiteux,
Sans foy aucune, inique, ſans bonté,
S'arme le ciel de fiere cruauté,
Pour ſe monſtrer contre toy deſpiteux.
Tu vas cruel, enuieux, meſdiſant,
Mon chaſte cueur en vice deſguiſant,
Pour me priuer du bien, que ie merite.
Dont celle encor, qui ſeule me faict viure,
Contente auſsi ton opinion ſuyure
Iuſque à mourir par ſes deſdains m'irrite.

EPIGRAMME.

Par tes deſdains, fiere, tu entreprens
De me contraindre à ne te plus aymer,
Et t'adorant tant de peine ie prens,
Penſant d'amour ton froid cueur enflamer
Plus par rigueur tu penſes conſumer
Mon amitié, & plus elle ſallume,
Plus tu es froide, & plus d'ardeur ie fume,
Ainſi tous deux nous perdõs noſtre temps
Toy, de vouloir que mon feu ſe conſume,
Moy, d'eſperer voir mes deſirs contens.

SONET.

Ie veux ſouuent d'excuſe legitime
Couurir l'erreur de ſon ingrate faulte,
Elle eſt à moy, dy ie, fierement haulte,
Ayant eſgard au peu de mon eſtime.
Ie croy (me di ie apres) qu'elle m'eſtime,
Mais à ſon bruit, elle eſt ſagement caute,
D'vne penſee en l'aultre ainſi ie ſaulte,
Or ie m'eſlieue, ores ie me deprime.
Si vrayement l'effort de ſon merite,
Ie paragonne à ma valeur petite,
Certe à bon droit de ſa rigueur elle vſe.
Si recompenſe auſsi eſt adiugee
A chaſte amour, en cœur conſtant logee,
Sa cruauté demeure ſans excuſe.

SONET.

I'eſtois penſif, melancolic', & ſombre,
Comme vexé de maint preſent dommage
Quand pourtrait (dy ie au Flamans) ceſte
ymage,
Pour m'eſtre ſaint recours à tout encombre.
Mais nonobſtant qu'il fuſt digne du nombre,

Des plus expers excellens de noſtre aage,
Il ne m'oſa promettre dauantage
De retirer de ſes beautez que l'ombre.
Elle ha [dit il] tant de beautez enſemble
Et au Soleil ſi luyſamment reſſemble,
Qu'elle esblouit mes yeux de tous coſtez.
Puis ayant peint l'ombre, me dit ainſi
Contente toy ſeulement de cecy,
Qui paſſe encor toutes aultres beautez.

SONET.

Il ne fault point au flaman reprocher,
Et le iuger moins ſubtil en peinture,
Si de tirer en ceſte pourtraicture
Les beaux traictz d'elle il ne peult approcher.
On ne me doit au rang auſsi coucher
Des ignorans, & taxer pour iniure,
Si ie ne puis par diuerſe eſcriture,
Suffiſamment ſa louange toucher:
Car au parfaict de ſa grād' beauté peindre
Ne pourroyent pas les deux pinceaux attein dre,
L'vn de Zeuſis, & l'aultre d'Apelles
Ny à louer ceſte ame tant gentile,

Seroit baſtant & l'vn, & l'autre ſtyle,
Du graue ſceue, & du doulx Saint gelais.

SONET.

Elle m'occit, & ma diſcretion,
Me veult encor plus viuement occire:
I'ayme ardemment, & ſi ne luy veux dire.
O trop craintiue ardente paſſion.
Ie ſens l'ardeur de mon affection,
Qui guide l'oeil ou le deſir me tire,
La pouuant voir, mon regard ie retire,
Quittant vn bien pour vne affliction.
Tu me fais tor, O diſcrette penſee,
De craindre tant qu'elle ſoit offenſee,
Que ie ne puis à mes deſirs complaire.
Elle croira [comme elle eſt ſoupſonneuſe]
Que ma façon, feinte, & non dedaigneuſe,
Soit peu d'amour, non peur de luy deſplaire

SONET.

Au long pener de mes doloureux iours
En t'adorant, angeliquement belle,
Ie vois ſuyuant mon erreur naturelle,
Inceſſamment me perdre en mes diſcours.

Diuerſement mes penſers prendent cours
Car trauaillé de peine trop cruelle
Mon eſprit, las d'eſtre en priſon mortelle,
Cherche aux enfers, en terre, & ciel, ſecours.
Vueillez donc dieux, voſtre grace m'eſtendre,
Et me donner quelque raiſon, pour prendre
Contre tout Philire amoureux vn Moly
Ou ſois pour moy la Nepenthe deeſſe,
Salubre au dueil, Ou moy, & ma triſteſſe,
N'oye, O Mort doulce, en l'eternel oubly.

SONET.

C'eſt importun, qui ſi fort ſe rendit,
Ou ſe feingnit, rauy de tes beautez,
Pour vn ſeul poinct de tant de raritez,
Qui ſont en toy, à t'aymer pretendis.
Amour laſcif en ſon cueur deſcendit,
Au mouuement de tes dexteritez,
Quand ſes deſſeintz follement proiettez,
Et ſon trauail en ſueur il perdit.
Luy pour penſer ton chaſte cueur ſurprendre,
Son vain deſir clerement feit entendre,
Dont ie te vis, me ſemhloit offenſee.

Et cependant, amy de ton honneur,
Couurant l'effort de mon honneſte ardeur,
Ie t'adorois ſeulement de penſee.

CHANT DE CHASTE AMOVR.

Apres auoir attendu longuement,
Eſtant ma vie à ſeruir ardemment
Sans ceſſer diſpenſee
I'ay eu repos, contentement plaiſir,
Tel, que deſir l'oſa iamais choiſir
Au fonds de ma penſee.
Mon piteux dueil, ma peine, & mes ennuys
Mes triſtes iours, mes langoureuſes nuictz
Et mon martyre eſtrange,
Ont faict vn change en ſeiour amoureux,
En nuict heureuſe, & en iour tresheureux.
O ſainct & diuin change!
I'ay veu qu'amour auec venus ſa mere,
M'eſtoit cruel, elle m'eſtoit amere,
Tous deux me vouloyent nuyre:
Mais maintenant les aſtres gracieux
Sont allumez frequentement aux cieux,
Pour en ma faueur luyre.

L'eſtoille blonde eſclairante à mon ame,
Et le ſoleil, qui mon deſir enflame,
Ou à mort ou à vie,
M'ont faict iouir de leur clarté doree,
Clarté de moy ſi long temps adoree,
Et humblement ſeruie.
Ce mien ſoleil, ceſte eſtoille luy ſante
C'eſt la beauté de ma dame plaiſante,
A tout qui la contemple,
Et ſa clarté, c'eſt vne grace exquiſe,
Par moy en elle & cherchee & requiſe,
Adorant ſon ſainct temple.
Voyez Amans, voyez de quelle ſorte
Me brule & ard le vouloir que ie porte
A ma dame & Maiſtreſſe:
Ie ne vueil rien penſer qu'elle ne penſe,
Rien ne me plait, que ce, qui ne l'offenſe
Son dueil eſt ma triſteſſe.
Le meſme iour, que ie me diſpoſay
De la ſeruir, & qu'eſperer i'oſay,
Vn fruict de mon attente,
I'obligay tant tout mon vouloir au ſien,
Que ie ne puis, & ne veux auoir rien,
Que ce, qui la contente.
O congnoiſſance heureuſe en ton ſcauoir,
Qui as donné à mon amour pouuoir,

Le faiſant raiſonnable?
Ie dy pouuoir de n'eſtre point penſif,
A ſe dreſſer, pour but vn bien laſsif,
Sale & abominable.
Mais qui m'ha faict entendre ſeurement,
Que ce, qui doit donner contentement
A tout homme qui ayme,
C'eſt d'eſprouuer que ſa dame n'eſtime,
Peu ſon honneur, mais qu'elle en faict eſtime
Plus que de ſon cueur meſme.
Ie ne fiz onc deſſeing, ou entreprinſe,
Pour rendre en fin ſa chaſteté ſurprinſe,
Ou luy donner atteinte,
Car ie liſois ne ſcay quoy dens ſes yeux,
Yeux flamboyans, doulcement furieux,
Qui me tenoit en craincte.
Si les Nerons, ſi Sardanapalus,
Et ſi tous ceulx, qui de vouloir polus,
Regnent en impudence,
Luy vouloient rien de ſon honneur oſter,
Elle pourroit leurs effors ſurmonter,
Par ſa chaſte prudence.
Et toutesfois i'ay creu, ie le confeſſe,
(Pardonne moy, ie te pry, ma deeſſe)
Qu'il ne ſe pouuoit faire,
Qu'en corps ſi beau, beau en perfection,

Il n'y entra vn peu d'affection
De desir voluntaire.
Bien peu [pensois ie] auoir permis nature,
Que tant parfaicte & belle creature
Si fort soit abaissee,
Qu'vn feu non feu diuinement celeste,
Mais qui sans plus les folz humains moleste,
Allume sa pensee.
Quand ce penser en ce point m'esueilloit,
Vn grief torment mon esprit trauailloit
Lequel me faisoit craindre,
Voyla le dueil, la peine, & les ennuis,
Les tristes iours, les langoureuses nuitz
Que lon m'ha ouy plaindre.
Lon ne me veit iamais mescontent d'elle
Ie ne dis onc qu'elle me fust cruelle,
Telle n'estoit ma plaincte,
Mais ie disois, autant que de beauté,
Ma dame, ayez de chaste priuauté
Et d'honnesteté saincte.
Fuyez Venus, & son feu dangereux,
Et Cupido, le dieu des amoureux,
Gardez qu'il ne vous pique,
Car Cupido ce n'est qu'vn fol desir
Venus sa mere est vn fraisle plaisir,
Et ord, & impudique.

Ma dame alors en face gracieuſe,
Me reſpondoit. Ie ſuis plus curieuſe,
Et moins ne me ſoucie,
Que de garder ma vie, & ma perſonne
D'entretenir ma renommee bonne,
Claire, & non obſcurcie.
Auſsi plus toſt l'ordre des elemens,
Et des haults cieulx, les diuins mouuemens,
Faudroyent à leur office,
Qu'a mon honneur, qui eſt la belle roſe
Dont i'orneray mon chef ſur toute choſe,
Vn oultrage ie fiſſe.
Et toutesfois l'affection logee,
En ton bon cœur m'ha ſi fort obligee,
Que ie ne ſuis plus mienne,
Mais tout ainſi que tu te monſtres tant
A mon honneur affecté & conſtant
Tu me trouueras tienne.
Voila pourquoy ie ſuis ſeur, que ma dame
Ayme l'honneur, & quelle craint le blaſme
Et ſouz telle aſſeurance,
Ie vis contens heureuſement ainſi
Voyant ſon los clairement eſclarci,
Ie prens ma iouiſſance.
I'ay des faueurs ce que i'en vueil auoir,
Car ie ne veux que ce, qu'il fault vouloir

Et ſcay ſi bien conduire,
Suyuant honneur, tout ce que ie demande,
Qu'elle ne ſceut oncques d'vne demande,
Seulement m'eſconduire.
Noz deux eſprits d'vne complexion,
Sont eſlongnez de toute paſsion,
Paſsion qui tormente:
Viuans ainſi en ce mortel ſeiour
Auec eſpoir, qu'au ciel leur grande amour
Sera du tout contente.
Vueille donc Dieu que tant qu'elle ſera
En ce bas monde, & qu'elle y fillera
Ses ans, que i'y demeure:
Et quand à ſoy il l'aura retiree,
Pour enrichir ſon hault ciel Empyree,
Que tout ſoudain ie meure.

FIN.

AMOVR IMMORTELLE.

1555.